

BRUNO LALLEMENT

PAR L'AUTEUR DU BEST-SELLER

Quand la vague réalise qu'elle est l'océan

La réalité n'est pas ce que tu vois

Élias et le vieux sage Maël



Et si la réalité n'était pas ce que tu crois ?

Nous vivons entourés de nuages : nos pensées, nos émotions, nos peurs, nos attachements... Nous les prenons pour solides, nous nous identifions à eux, et nous oublions le ciel clair qui demeure derrière. Et puis, parfois, il suffit d'une rencontre pour faire vaciller tout ce que nous pensions être. C'est le cas de la rencontre entre Élias et Maël.

Pas à pas, Maël, un vieux sage plein de douceur et de clarté, guide Élias, un jeune en quête de sens, dans tous les aspects de sa vie, et l'aide à comprendre que la colère, la jalousie, la peur et même la mort, ne sont que des voiles passagers.

À travers son parcours et au fil des différentes leçons enseignées, ce livre nous invite à regarder autrement nos émotions, nos attachements, nos illusions... et nous propose un chemin d'exploration intérieure et un voyage que nul ne peut éviter indéfiniment : le retour vers soi. Car cette histoire n'est pas seulement celle d'Élias et de Maël. Elle est un miroir dans lequel tout le monde peut se reconnaître. Elle parle de ce qui enferme et de ce qui libère, des illusions qui font souffrir, et de cette lumière qui guérit sans bruit.

**Un récit simple et profond, qui nous ouvre à la joie,
à la sagesse et à l'amour véritables.**

BRUNO LALLEMENT est une référence en matière d'accomplissement personnel et de pratiques méditatives. Il a suivi les enseignements de nombreux maîtres indiens et tibétains, dont Chhimed Rigdzin Rinpoché, et a formé lui-même des dizaines de milliers de personnes à travers le monde. Il est l'auteur de plusieurs best-sellers, dont *Quand la vague réalise qu'elle est l'océan* (Le Courrier du livre).

ISBN : 978-2-38564-217-4



19,95 euros
Prix TTC France

La réalité
n'est pas ce que tu vois

Animae s'engage pour une fabrication écoresponsable!



« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure! C'est pourquoi nous choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement, et qu'ils parcourent le moins de kilomètres possible avant d'arriver dans vos mains! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.



Correction : Judith Lucet-Hor

Maquette : Laurie Baum

Couverture et illustrations : Constance Clavel

© 2026 Animae, une marque des éditions Leduc

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-38564-217-4

Bruno Lallement

La réalité n'est pas ce que tu vois

Élias et le vieux sage Maël



Merci d'exister !

Une rencontre qui bouleverse

Il arrive parfois qu'une rencontre fasse vaciller tout ce que nous pensions être. Sans bruit. Sans éclat. Et pourtant, plus rien ne sera jamais tout à fait comme avant. Ce n'est pas toujours une personne que l'on rencontre. Parfois, c'est un regard. Un silence. Une présence. Quelque chose qui, soudain, nous regarde depuis un lieu plus profond que nos pensées.

La rencontre d'Élias et de Maël est de celles-là. Mais au fond, cette histoire n'est pas seulement la leur. Elle parle de ce moment précis – rare, précieux – où la vie semble se pencher vers nous et murmurer : « Regarde autrement. Souviens-toi. » Car chacun de nous porte en lui un Élias. Celui qui cherche. Celui qui doute. Celui qui sent confusément que la vie ne peut se réduire à ce qu'il voit, à ce qu'il pense, à ce qu'on lui a appris. Et chacun abrite aussi un Maël. Une présence silencieuse. Un savoir sans mots. Une sagesse qui n'a pas besoin de convaincre, parce qu'elle sait depuis toujours.

À travers leurs dialogues, leurs résistances, leurs émerveillements se déploie un voyage que nul ne peut éviter

indéfiniment : le retour vers soi. Non pas pour devenir quelqu'un de meilleur, mais pour cesser de se croire séparé de la vie.

Ce livre n'est ni un récit ordinaire ni un enseignement déguisé. Il ne propose pas des réponses à collectionner. Il tend un miroir. Un miroir parfois doux, parfois dérangeant, dans lequel chacun peut reconnaître ses propres peurs, ses élans, ses blessures... et peut-être aussi cette paix discrète qui n'a jamais cessé d'être là. Il parle de la vie telle qu'elle est, changeante, insaisissable, souvent déroutante – mais profondément bienveillante pour qui ose la regarder sans se défendre. Il parle de ce qui enferme et de ce qui libère. Des illusions qui font souffrir et de cette lumière tranquille qui guérit sans bruit.

J'ai écrit ce livre en pensant à vous. En m'appuyant sur ma propre histoire, sur mes chutes, mes silences, mes traversées. Maël rassemble les sages que la vie a placés sur mon chemin, non comme des modèles à imiter, mais comme des présences qui m'ont appris à voir. J'ai voulu que ce récit soit enraciné dans une expérience vécue, afin que vous, qui êtes en quête, puissiez vous y reconnaître, non pas comme lecteur, mais comme marcheur.

Vous découvrirez ici ce que Julius Evola nommait « l'art de transformer le venin en remède », non par la lutte, mais par la compréhension.

Je dédie cet ouvrage à la mémoire de Gérard Duruz, ami, mentor, frère de cœur pendant trente années, dont la sagesse et la bonté continuent de m'accompagner dans le silence intérieur.

À Chhimed Rigdzin Rinpoché, qui fut pendant quinze années un rocher au cœur de la tempête, un phare dans la nuit, un compagnon immuable sur le chemin.

Je dédie enfin ce livre à vous, qui vous apprêtez à marcher dans les pas de Maël. Puissiez-vous découvrir, au fil de ces pages, que le véritable voyage ne mène nulle part ailleurs... sinon à la paix simple et nue d'être pleinement vivant.

Le seuil

Si vous ouvrez ce livre en espérant y trouver des réponses toutes faites, il se peut que vous soyez dérouté. Et si vous l'ouvrez avec la curiosité de celui qui accepte de ne pas tout comprendre immédiatement, alors vous êtes déjà au bon endroit.

Je souhaite vous dire ceci d'emblée : cet ouvrage ne se lit pas comme un roman ordinaire, ni comme un manuel. Il ne cherche pas à vous convaincre, ni à vous enseigner quelque chose que vous ne sauriez pas déjà, au fond de vous. Il propose plutôt un déplacement du regard – une autre manière d'observer ce que nous vivons chaque jour, souvent sans en être pleinement conscients.

Au fil des pages, certains thèmes reviendront. La peur, la colère, le désir, le sentiment d'être séparé, l'illusion du « moi ». Cela n'est pas une répétition au sens habituel du terme. La conscience ne progresse pas en ligne droite. Elle avance par touches successives, par approfondissements. Nous revenons souvent au même endroit, mais jamais du même point de vue. Comme si une même vérité se laissait approcher par cercles concentriques. Il se peut aussi

que certaines pages provoquent en vous une résistance. Un désaccord, une gêne, parfois même une forme d'agacement. Je vous invite à ne pas interpréter cela comme un échec de compréhension. Bien souvent, ce sont précisément ces réactions qui indiquent que quelque chose est touché. Non pas pour être corrigé, mais pour être vu.

Ce livre ne demande aucune connaissance préalable de la méditation. Mais il demande une chose plus simple et plus exigeante à la fois : une disponibilité intérieure. Lire en ralentissant. Sentir ce que certaines phrases éveillent en vous. Observer vos élans d'adhésion comme vos refus, sans chercher à les justifier. Vous n'avez rien à réussir ici. Vous pouvez poser ce livre, y revenir plus tard, sauter un passage, relire une page sans en saisir le sens. Certaines compréhensions ne sont pas immédiates. Elles mûrissent en silence, parfois bien après que le livre a été refermé. Comme des graines déposées dans une terre qui travaille à son propre rythme.

Si vous acceptez de ne pas vous précipiter, de ne pas vouloir tout saisir, alors ce récit pourra devenir autre chose qu'une lecture. Il pourra être un compagnon de route, un miroir parfois déroutant, parfois apaisant, mais toujours bienveillant. Je n'ai pas écrit ce livre pour vous dire qui vous êtes. Seulement pour vous inviter, pas à pas, à regarder par vous-même. Prenez le temps. Et avançons ensemble, tranquillement.

Comme une plante qui a besoin de temps pour croître, ce livre se découvre lentement. Il s'apprivoise sans précipitation, à la manière d'un paysage que l'on ne traverse pas, mais que l'on habite. Certaines phrases ne demandent pas à être comprises, elles demandent simplement à être

accueillies. D'autres ont besoin de silence autour d'elles, comme une graine a besoin d'ombre avant de germer.

Il se peut qu'au fil des pages, quelque chose en vous s'immobilise, non par fatigue, mais parce qu'un espace s'ouvre. Alors refermez le livre. Laissez les mots descendre. Laissez-les se déposer là où ils savent aller. Ce qui est vrai ne se force pas. Ce qui est essentiel mûrit à son propre rythme. Revenez quand l'écoute sera prête, quand le pas se fera plus lent.

Ce livre ne cherche pas à vous conduire quelque part. Il marche simplement à vos côtés.

Partie 1

L'appel du réel

1

Une brèche dans le réel

Élias avait dix ans.
C'était l'été. Le soleil rebondissait sur l'eau turquoise de la piscine municipale. Les cris, les rires et les éclaboussures se mêlaient dans un brouhaha familial. Assis sur sa serviette, les coudes plantés dans le tissu mouillé, il regardait sans vraiment regarder. Les corps passaient devant lui, glissaient dans l'eau, disparaissaient, réapparaissaient.

Son attention se fixa sur un garçon de son âge, debout au bord du plongoir de dix mètres. Le garçon hésitait, puis avançait, puis reculait encore. Tout semblait parfaitement ordinaire. Et pourtant... quelque chose se produisit. En un instant, le monde changea de texture. Le vacarme des enfants se fit lointain, comme étouffé par une vitre invisible. Les éclats de lumière sur l'eau se transformèrent en éclats de verre. Les silhouettes autour de lui semblaient flotter, irréelles, comme des images projetées sur un écran. Même ses propres mains lui parurent

étrangères. Une pensée surgit, claire et coupante : *La réalité n'est pas ce que je vois.*

Élias sentit son cœur battre plus lentement, sa respiration s'apaiser. Les pensées elles-mêmes semblaient se tenir à distance, comme des murmures qu'on entend depuis une autre pièce.

Il n'était plus « dans » la scène ; il la contemplait, immobile, suspendu dans un silence profond. Il resta ainsi de longues minutes, peut-être une heure. Ses amis lui parlaient, riaient, l'appelaient. Leurs voix résonnaient au loin, étouffées, irréelles. Ce silence intérieur était doux, vaste, comme un espace dans lequel tout flottait.

Puis, sans qu'il sache comment, l'état se dissipa. Les sons revinrent, les images reprirent leur densité, la piscine redevint la piscine. La vie avait repris son cours. Il oublia cette expérience. Il l'enfouit comme on range un caillou étrange trouvé sur un chemin. Il ne savait pas encore qu'elle avait planté en lui une graine. Une graine qui, des années plus tard, allait éclore.

2

Les racines silencieuses

Élias est né dans une famille où l'on ne parlait pas beaucoup de soi, mais où l'on faisait beaucoup pour les autres. Une famille modeste, dense, vivante, comme un organisme aux multiples membres, parfois maladroit, parfois excessif, mais toujours traversé par un même souffle.

Sa mère venait de Pologne. Elle portait en elle une douceur grave, une générosité sans calcul, presque douloureuse tant elle se donnait sans réserve. Ancienne couturière, elle avait gardé ce lien intime avec le geste précis, avec la patience du fil qui relie, assemble, répare. Lorsqu'elle travaillait de ses mains, le temps semblait ralentir autour d'elle, comme si le monde acceptait enfin de respirer à son rythme. Elle s'occupait désormais de la maison, de cette fratrie nombreuse, attentive à chacun, parfois jusqu'à s'oublier elle-même. Cette abnégation silencieuse était souvent source de tensions avec son mari, non par manque d'amour, mais parce que donner sans mesure finit parfois par épuiser même les cœurs les plus solides.

Son père, français, travaillait comme ouvrier dans une grande usine. Un homme simple, à l'esprit blagueur, qui savait détourner les difficultés par l'humour. Mais derrière les plaisanteries, se cachait une fatigue ancienne, une forme de résignation digne, celle de ceux qui ont appris très tôt que la vie ne se négocie pas toujours. Le soir ou le week-end, son père redevenait musicien. Saxophoniste de bal musette, il partait avec ses amis animer les fêtes de village. Il y avait là quelque chose de profondément humain : une musique faite pour rassembler, pour faire danser les corps, pour suspendre un instant le poids des jours.

Élias et ses trois frères l'accompagnaient souvent. Ils portaient les instruments, aidaient à installer, rangeaient à la fin, quand les rires retombaient et que la nuit reprenait ses droits. Mais ce n'était ni la musique ni la fête qui retenaient Élias. Ce qu'il aimait, c'était ce qui se trouvait en marge. Derrière les salles communales, il y avait presque toujours un champ, une haie, un fossé, un bois.

Là, le monde changeait de texture. Le bruit se faisait lointain. Les formes devenaient plus simples, plus vraies. Élias pouvait rester des heures immobile, sans ennui, absorbé par ce qui, pour les autres, semblait insignifiant. Il observait. Il regardait les insectes, les batraciens, les plantes. Ce qui le fascinait n'était pas tant leur forme que leur devenir. Le têtard qui, sans effort apparent, devenait grenouille. La naïade quittant l'eau sous forme de libellule pour s'élancer dans l'air. La chenille se dissolvant dans son cocon avant de renaître papillon. Ces transformations le troublaient. Elles lui donnaient le sentiment que la vie ne se limitait jamais à ce qu'elle montrait à un instant donné. Que ce qui semblait fini ne l'était pas.

Que ce qui paraissait immobile préparait peut-être un passage invisible. Sans le savoir, Élias pressentait déjà que l'identité était un processus, non une chose.

Lorsqu'il accompagnait son père dans les champs pour retourner la terre et cultiver le potager, il aimait retrouver ce contact avec la nature. On le disait rêveur. Mais Élias n'était pas tourné vers l'irréel. Il observait au contraire ce que la vie offrait de plus concret, avec une attention rare. Là où les autres voyaient un décor, il percevait une intelligence silencieuse à l'œuvre. Alors que les jeunes de son âge se retrouvaient pour jouer, se mesurer, se comparer, il préférait ces heures solitaires, ces parenthèses hors du bruit.

Dans la nature, il ressentait une unité qui lui manquait ailleurs. Une cohérence sans paroles, sans règles imposées, où chaque chose semblait à sa place sans avoir à le prouver. Il se sentait ami avec la nature. Non pas comme on possède un refuge, mais comme on reconnaît un espace où l'on peut enfin cesser de se défendre. Lorsqu'il rentrait à la maison, après s'être oublié dans la nature, la voix de sa mère le rappelait à l'ordre : « Où étais-tu donc passé ? On t'attendait pour le repas. »

La maison était petite. Trop petite pour tant de vies. Les trois sœurs partageaient la même chambre. Les frères quant à eux dormaient dans la mansarde, un lieu capricieux, étouffant l'été, glacé l'hiver. Mais malgré l'inconfort, la vie y circulait avec force. Les disputes éclataient, les rires revenaient, les tensions se dissolvaient souvent aussi vite qu'elles étaient apparues. Élias aimait cette agitation, tout en s'en sentant parfois étranger. Comme s'il y participait sans s'y confondre totalement.

À l'école, ce décalage se creusait. Les règles, l'autorité, les savoirs figés l'étouffaient. Assis devant son pupitre, il regardait souvent ailleurs. Son regard glissait par la fenêtre, attiré par un arbre, un nuage, une lumière changeante. Son esprit vagabondait, non par paresse, mais par fidélité à une question qu'il ne savait pas encore formuler. On lui reprochait son manque d'attention. On parlait de distraction, parfois de désobéissance. Mais personne ne voyait que ce qu'il cherchait ne se trouvait pas dans les réponses toutes faites. Il n'aimait pas apprendre sans comprendre. Il sentait confusément que répéter des mots ne suffisait pas à toucher le réel. Alors il se taisait. Et ce silence, incompris, lui valait bien des ennuis.

Déjà, quelque chose en lui résistait. Non par révolte, mais par lucidité instinctive. Bien plus tard, il comprendrait que cette enfance avait préparé son chemin : ces heures d'observation, cette attirance pour le silence, cette attention aux métamorphoses avaient laissé en lui une disposition rare. À cet âge-là, Élias ne mettait aucun mot sur tout cela. Il savait seulement que, loin du bruit et des attentes, quelque chose en lui s'apaisait. Il éprouvait alors cette sensation étrange : exister sans avoir à se définir. Des années passeraient avant que cette intuition enfouie ne revienne le chercher.

3

L'étrangeté des sens

A l'adolescence, la question surgie des années plus tôt au bord de la piscine refit surface. Elle n'avait pas disparu. Elle avait attendu, enfouie quelque part, jusqu'à revenir sous une forme plus précise, presque obstinée : que percevons-nous vraiment lorsque nous croyons voir le monde ? Un matin, en se réveillant, il ouvrit les yeux et regarda le plafond de sa chambre. La lumière entraît par une fente du volet, dessinant une bande claire sur le mur. Rien d'inhabituel. Et pourtant... Il resta immobile, attentif. Il vit la lumière. Soudain, une pensée traversa son esprit, presque anodine : *Est-ce vraiment la lumière que je vois... ou quelque chose que mon esprit fabrique à partir d'elle ?* Il se redressa légèrement. Son cœur accéléra, sans raison apparente, et cette question simple en apparence s'imposa à lui comme un mystère à élucider. Voyons-nous réellement le monde tel qu'il est ?

Curieusement, ce jour-là, comme si la vie lui tendait un fil à suivre, le professeur de sciences expliqua en classe le fonctionnement de l'œil. Il parla de photons, de

ré tine, de signaux électriques envoyés au cerveau. Élias écoutait avec une attention inhabituelle, jusqu'à ce que les mots s'assemblent autrement. Mais alors... Nous ne voyons pas le monde tel qu'il est. Nous le recevons par l'intermédiaire des sens, puis notre esprit l'interprète, le traduit, le reconstruit. Ce que je vois, serait-ce donc une représentation ? Une image se forma dans son esprit : le monde dehors, frappant ses yeux... puis quelque chose, à l'intérieur, qui traduisait, recomposait, interprétait. Une sensation étrange l'envahit. Comme si le sol se déroba it légèrement sous ses pieds.

Le soir, seul dans sa chambre, il décida d'essayer. Il prit une pomme posée sur son bureau. Il la regarda. Rouge, pensa-t-il immédiatement. Puis il s'arrêta. Était-elle vraiment rouge ? Ou bien son cerveau traduisait-il une longueur d'onde en une sensation colorée apprise depuis l'enfance ? Il tourna lentement la pomme entre ses doigts. La lumière changeait, les reflets glissaient sur la peau brillante. Le rouge semblait parfois plus sombre, parfois presque orangé. Alors... quelle était la vraie couleur ? Il porta la pomme à son nez. Une odeur familière monta. Mais était-ce l'odeur du fruit... ou le souvenir de mille pommes déjà senties ? Il en croqua un morceau. La saveur explosa dans sa bouche. Sucré. Acide. Frais. Mais à peine la sensation apparue, son esprit la nommait déjà, la comparait, la classait. Élias sentit quelque chose se fissurer. Il reposa la pomme. Ferma les yeux. Il entendit un bruit au loin : une voiture qui passait, un chien qui aboyait. Instantanément, une image se forma dans sa tête. Un chien brun. Une rue. Une grille. Mais il n'avait rien vu. Seulement un son... et une histoire inventée à partir de ce son. Un frisson le parcourut. Il rouvrit les yeux et

regarda autour de lui. Les meubles. Les murs. Ses mains. Tout semblait parfaitement réel. Et pourtant, quelque chose avait changé. Il comprenait maintenant – non pas avec des mots, mais avec une sorte de vertige intérieur – que ce qu’il appelait « le monde » n’était peut-être jamais qu’une expérience intérieure du monde, une version traduite, filtrée, reconstruite.

Cette nuit-là, il eut du mal à s’endormir. Allongé dans le noir, il écoutait sa respiration. Il sentait le poids de son corps sur le matelas. Il observait les pensées qui passaient, sans qu’il les appelle. Et une évidence, à la fois simple et bouleversante, s’imposa : je ne vis jamais directement la réalité. Je vis ce que mes sens et mon esprit m’en donnent. Il ne sut pas dire si cette découverte était inquiétante ou fascinante. Peut-être les deux. Une chose, en revanche, s’imposa avec force : cette question ne resterait plus une curiosité passagère. Elle venait de quitter le domaine des idées pour s’installer dans son regard. À partir de là, Élias ne pourrait plus regarder le monde – ni se regarder lui-même – avec la même innocence. L’étincelle était là. Son voyage au cœur de la conscience commençait.

4

La carte et le territoire

Élias ouvrit les yeux. Comme chaque matin ensoleillé, la lumière filtrait à travers les volets mal fermés, elle dessinait de fines bandes dorées sur les murs de sa chambre. Sur le bureau, le vieux réveil indiquait 7h 15. Il resta immobile quelques instants, simplement présent à ce qui était là. La clarté. Le silence encore fragile du jour. Sa respiration. Jusqu'ici, ouvrir les yeux avait toujours signifié entrer directement dans le monde. Comme si la réalité se donnait à lui, brute, immédiate, sans intermédiaire.

Depuis la nuit où il s'était interrogé sur la vraie nature de ce qu'il percevait, cette question le suivait jusque dans les gestes les plus simples. *Si ce que je vois n'est pas le monde tel qu'il est*, se demandait-il, *alors que vois-je réellement ?*

Ce matin-là, en saisissant la tasse posée sur la table de nuit, il surprit la pensée qui surgissait avant même qu'il ne la choisisse. « C'est une tasse. » Il s'arrêta. Cette tasse était-elle vraiment telle que ses sens la percevaient ? Il la regarda plus attentivement. Les reflets de la lumière sur la porcelaine. Les fines craquelures de l'émail. L'ombre

douce à l'intérieur de l'anse. Plus il observait, plus l'évidence se fissurait. Ce qu'il appelait « tasse » n'était peut-être qu'un assemblage de sensations, organisé par sa mémoire, structuré par le langage, rendu familier par l'habitude. Presque aussitôt, son esprit s'emballa. Cette tasse lui avait été offerte. Elle lui rappelait un café partagé avec Élise. Elle était légèrement ébréchée sur le bord.

Il sourit. Il voyait maintenant ce qui se produisait : il ne regardait jamais un objet seul. Certaines perceptions se chargeaient aussitôt de souvenirs, de jugements, d'associations. L'objet perçu disparaissait parfois sous sa représentation.

Plus tard, en marchant dans le jardin, il s'arrêta devant un arbre. *Un chêne*, pensa-t-il immédiatement. Mais en le regardant plus longuement, il sentit quelque chose se refermer en lui à travers ce mot. Il avait le sentiment que le mot figeait, l'enfermait dans un monde restreint. Un biologiste voit-il l'arbre comme lui le voit, un bûcheron voit-il autrement encore ? Ou encore un animal ? Devant lui pourtant, l'arbre vivait. Le vent faisait frémir les feuilles. La lumière jouait sur l'écorce. Rien n'était immobile. Et pourtant, son esprit avait déjà rangé l'arbre dans une case. Élias eut alors cette intuition troublante : sa manière ordinaire de voir le monde était pratique... mais terriblement réductrice. Ces réflexions l'agitaient. Tout semblait si fluide, si naturel, qu'il n'avait jamais pensé à remettre cela en question. Mais maintenant, une faille s'était ouverte. Ce qu'il croyait voir n'était peut-être pas la réalité telle qu'elle est vraiment, mais une perception façonnée par ses sens, sa mémoire et son langage.

Il aurait voulu en parler à quelqu'un, mais il ne savait à qui confier de telles questions. Avec ses frères, ses amis, ses camarades, il aurait craint de paraître étrange, ou de ne pas trouver les mots justes. Alors il gardait tout pour lui. Jusqu'à ce soir-là. Sans l'avoir vraiment décidé, il alla s'asseoir à l'extrémité d'un banc, au bord du canal. À l'autre bout se tenait un vieil homme qu'il avait déjà aperçu plusieurs fois. Il répondait d'ordinaire aux passants par un sourire bienveillant, presque malicieux. Mais ce soir, son regard semblait posé ailleurs, non sur l'eau, ni sur les arbres, ni même sur la lumière qui baissait lentement, mais plus loin encore. Il avait cette présence tranquille de ceux qui écoutent avant même que les mots soient prononcés.

Élias resta silencieux. Ses pensées tournaient encore autour de cette même question : voyait-il vraiment le monde, ou seulement l'image que son esprit en fabriquait ? Alors, sans se tourner vers lui, le vieil homme demanda d'une voix calme :

— Tu vois ce monde ?

Élias tressaillit légèrement. Le vieil homme désigna l'eau, les arbres, les reflets tremblants du soir sur le canal.

— Tu crois le voir... mais, en réalité, tu n'en vois que ton interprétation.

Élias demeura immobile. Il n'avait rien dit. Pas un mot. Et pourtant, cet homme venait de répondre à la question qui l'habitait depuis des jours. Un frisson discret lui parcourut le dos.

Le bruit de l'eau, les pas lointains, le bruissement des feuilles semblaient s'être retirés à l'arrière-plan. Le

temps, soudain, avait pris une autre épaisseur. Il aurait pu demander : « Comment savez-vous ? » Il aurait pu se lever, s'éloigner, rire de cette étrange coïncidence. Mais quelque chose en lui comprit qu'il devait simplement écouter.

— Tes yeux te donnent une image, poursuivit le vieil homme. Ton esprit y ajoute des souvenirs, des comparaisons, des mots. Ce que tu crois saisir n'est jamais l'objet lui-même, mais sa représentation.

Il marqua une pause, puis ajouta doucement :

— La carte n'est pas le territoire.

Ces mots descendirent en Élias avec une force étrange. Il ne les comprenait pas encore entièrement, mais il sentit qu'ils venaient de toucher un lieu profond en lui.

— Avec une carte, reprit le vieil homme, tu peux te repérer, agir, avancer. Elle est utile, parfois indispensable. Mais si tu confonds la carte avec le territoire, tu crois posséder le monde... alors que le monde déborde toujours ce que tu peux en penser.

Ils restèrent un moment sans parler.

L'eau poursuivait son lent mouvement. Les dernières lueurs du jour glissaient sur la surface du canal. Élias, lui, ne regardait plus tout à fait de la même manière. Il comprenait maintenant que ses intuitions n'étaient pas fausses. Elles étaient seulement incomplètes. Les mots, les concepts, les images mentales étaient nécessaires. Sans eux, on ne pouvait ni parler, ni comprendre, ni vivre parmi les autres. Mais lorsqu'on les prenait pour la réalité elle-même, quelque chose du vivant se refermait.

Lorsqu'ils se séparèrent, Élias ne rentra pas avec une certitude nouvelle. C'était autre chose. Une question plus claire. Une direction. Et surtout, la sensation rare d'avoir rencontré quelqu'un capable d'entendre ce qui, jusque-là, l'avait isolé. Le territoire, pressentit-il, n'était pas une chose à posséder. C'était ce qui demeurerait vivant avant que les mots ne viennent le réduire. Il marcha longtemps le long du canal, moins pressé de conclure que de continuer à regarder.

